



FESTIVAL DE CANNES  
COMPÉTITION  
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

Jason SCHWARTZMAN  
Scarlett JOHANSSON  
Tom HANKS  
Jeffrey WRIGHT  
Tilda SWINTON  
Bryan CRANSTON  
Edward NORTON  
Adrien BRODY  
Liev SCHREIBER  
Hope DAVIS  
Stephen PARK  
Rupert FRIEND  
Maya HAWKE  
Steve CARELL  
Matt DILLON  
Hong CHAU  
Willem DAFOE  
Mergot ROBBIE  
Tony REVOLTRI  
Jake RYAN  
Jeff GOLDBLUM



UN FILM AMERICAN EMPIRICAL PICTURE DE WES ANDERSON

# "ASTEROID CITY"

FOCUS FEATURES et INDIAN PAINTBRUSH présentent UN FILM AMERICAN EMPIRICAL PICTURE "ASTEROID CITY"

DIRIGÉ PAR DOUGLAS AIBEL  
SCÉNARIO PAR RANDALL POSTER  
MUSIQUE PAR ALEXANDRE DESPLAT  
COSTUMES PAR MILENA CANDNERO  
MONTAGE PAR BARNEY PILLING, ACE  
ADAPTATION PAR ANDREW WEISBLUM, ACE  
ÉDITEUR PAR ADAM STOCKHAUSEN  
DE LA PHOTOGRAPHIE PAR ROBERT YEDMAN, ASC  
COPRODUCTEUR PAR OCTAVIA PEISSEL, JOHN PEET  
PRODUCTION PAR FRÉDÉRIC BLUM  
PRODUCTION PAR ROMAN COPPOLA, HENNING MOLFENTER  
CHRISTOPH FISSER, CHARLIE WOECKEN  
RÉVISÉ PAR WES ANDERSON, STEVEN RALES, JEREMY DAWSON  
RÉVISÉ PAR WES ANDERSON et ROMAN COPPOLA  
RÉVISÉ PAR WES ANDERSON

FOCUS  
FEATURES

INDIAN  
PAINTBRUSH

abaco  
RECORDS

LE 21 JUIN AU CINÉMA

AsteroidCityLeFilm.com #AsteroidCityLeFilm



<b>SYNOPSIS</b> .....	<b>4</b>
<b>ASTEROID CITY</b> .....	<b>6</b>
<b>NOTES DE PRODUCTION</b> .....	<b>10</b>
<b>LA CONTEMPLATION DES ETOILES</b> .....	<b>14</b>
<b>PARENTS ET ENFANTS</b> .....	<b>17</b>
<b>RENCONTRE DU TROISIEME TYPE</b> .....	<b>23</b>
<b>BIENVENUE AUX JEUNES ASTRONOMES ET AUX CADETS DE L'ESPACE</b> .....	<b>25</b>
<b>NOMBRE D'HABITANTS : 87</b> .....	<b>30</b>
<b>LAST TRAIN TO SAN FERNANDO</b> .....	<b>34</b>
<b>FICHE ARTISTIQUE</b> .....	<b>37</b>
<b>FICHE TECHNIQUE</b> .....	<b>38</b>

FOCUS FEATURES, INDIAN PAINTBRUSH et UNIVERSAL PICTURES  
présentent  
un film AMERICAN EMPIRICAL

# "ASTEROID CITY"

Un film réalisé par  
**WES ANDERSON**

Avec

**JASON SCHWARTZMAN, SCARLETT JOHANSSON, TOM HANKS, JEFFREY WRIGHT, TILDA SWINTON, BRYAN CRANSTON,  
EDWARD NORTON, ADRIEN BRODY, LIEV SCHREIBER, HOPE DAVIS, STEPHEN PARK, RUPERT FRIEND, MAYA HAWKE, STEVE CARELL,  
MATT DILLON, HONG CHAU, WILLEM DAFOE, MARGOT ROBBIE, TONY REVOLORI, JAKE RYAN, JEFF GOLDBLUM, GRACE EDWARDS,  
ARISTOU MEEHAN, SOPHIA LILLIS, ETHAN JOSH LEE**

**SORTIE : MERCREDI 21 JUIN 2023**

Durée : 1H44

Matériel disponible sur [www.upimedia.com](http://www.upimedia.com)

[AsteroidCity-LeFilm.com](http://AsteroidCity-LeFilm.com)    [UniversalFR](https://www.facebook.com/UniversalFR)  [@universalfir](https://www.tiktok.com/@universalfir) [#AsteroidCityLeFilm](https://twitter.com/AsteroidCityLeFilm)

## DISTRIBUTION

Universal Pictures International France  
29/31, rue de Courcelles  
75008, Paris



## SYNOPSIS

1955, dans le désert de l'Ouest américain. Élèves et parents venus des quatre coins du pays se pressent à Asteroid City pour la Journée de l'Astéroïde. Ils espèrent tous décrocher la bourse qui sera remise au lauréat du concours scientifique des Jeunes Astronomes et Cadets de l'espace. Mais la manifestation est brutalement perturbée par un événement d'envergure planétaire...



## ASTEROID CITY

1955, dans le sud-ouest des États-Unis. Asteroid City compte 87 habitants, un *diner* avec 12 tabourets, une station-service avec une seule pompe, un motel avec dix bungalows, une cabine téléphonique, et à l'extérieur de la ville, un gigantesque cratère et un observatoire. C'est là que nous faisons la connaissance d'Augie Steenbeck (Jason Schwartzman), Midge Campbell (Scarlett Johansson), et Stanley Zak (Tom Hanks).

Très vite, on les retrouve, mais cette fois dans les coulisses d'un théâtre, sous les traits de Jones Hall (Jason Schwartzman) et de Mercedes Ford (Scarlett Johansson) en compagnie des autres comédiens de la pièce *Asteroid City*. Il s'agit d'une mise en abîme puisque ces événements se déroulent dans le cadre d'une pièce-dans-la-pièce – un spectacle qui, en outre, n'a jamais été monté. « *On finit par voir une actrice qui joue une actrice jouant elle-même une actrice* », précise Wes Anderson. Ce sont deux univers distincts sortis tout droit de l'imaginaire du réalisateur qui les a habilement réunis en un seul en nous projetant dans le parcours des personnages et de leur auteur.

Augie, photographe de guerre qui vient de perdre sa femme, débarque à Asteroid City avec ses trois petites filles et son fils de 16 ans, Woodrow (Jake Ryan), Cadet de l'Espace. C'est le week-end où la petite ville fête la Journée de l'Astéroïde qui commémore le 27 septembre 3007 avant Jésus-Christ où

la météorite des Plaines Arides a percuté la Terre. On croise également la star de cinéma Midge Campbell (Scarlett Johansson), sa fille Dinah (Grace Edwards), Cadette de l'Espace, et trois autres Jeunes Astronomes primés venus avec leurs inventions et leurs parents. Le général cinq étoiles Grif Gibson (Jeffrey Wright) et le docteur Hickenlooper (Tilda Swinton), astronome, qui président aux festivités, les attendent de pied ferme.

Mais il nous faut revenir au commencement, au moment où le Présentateur (Bryan Cranston), sur un plateau de télévision des années 50, déclare: « *L'émission de ce soir nous emmène dans les coulisses pour assister à la création, du début à la fin, d'une nouvelle pièce montée dans un théâtre du pays* ». Il s'agit en l'occurrence du Tarkington Theatre, dans un quartier qui ressemble à Broadway: on fait la connaissance du dramaturge Conrad Earp (Edward Norton) et de la troupe, parmi laquelle figurent les deux comédiens principaux Jones Hall (Jason Schwartzman) et Mercedes Ford (Scarlett Johansson).

Désormais, alors que le format 1.33 et le noir et blanc cèdent la place à un écran large et à la couleur, nous voilà sur le toit d'un train de marchandises fonçant vers Asteroid City en nous souvenant des propos du Présentateur: « *Asteroid City n'existe pas. C'est une pièce de fiction spécialement créée pour cette émission. Les personnages sont fictifs, le texte imaginaire, les événements une pure invention douteuse – mais réunis, ils témoignent avec authenticité du fonctionnement interne d'une production théâtrale moderne* ».



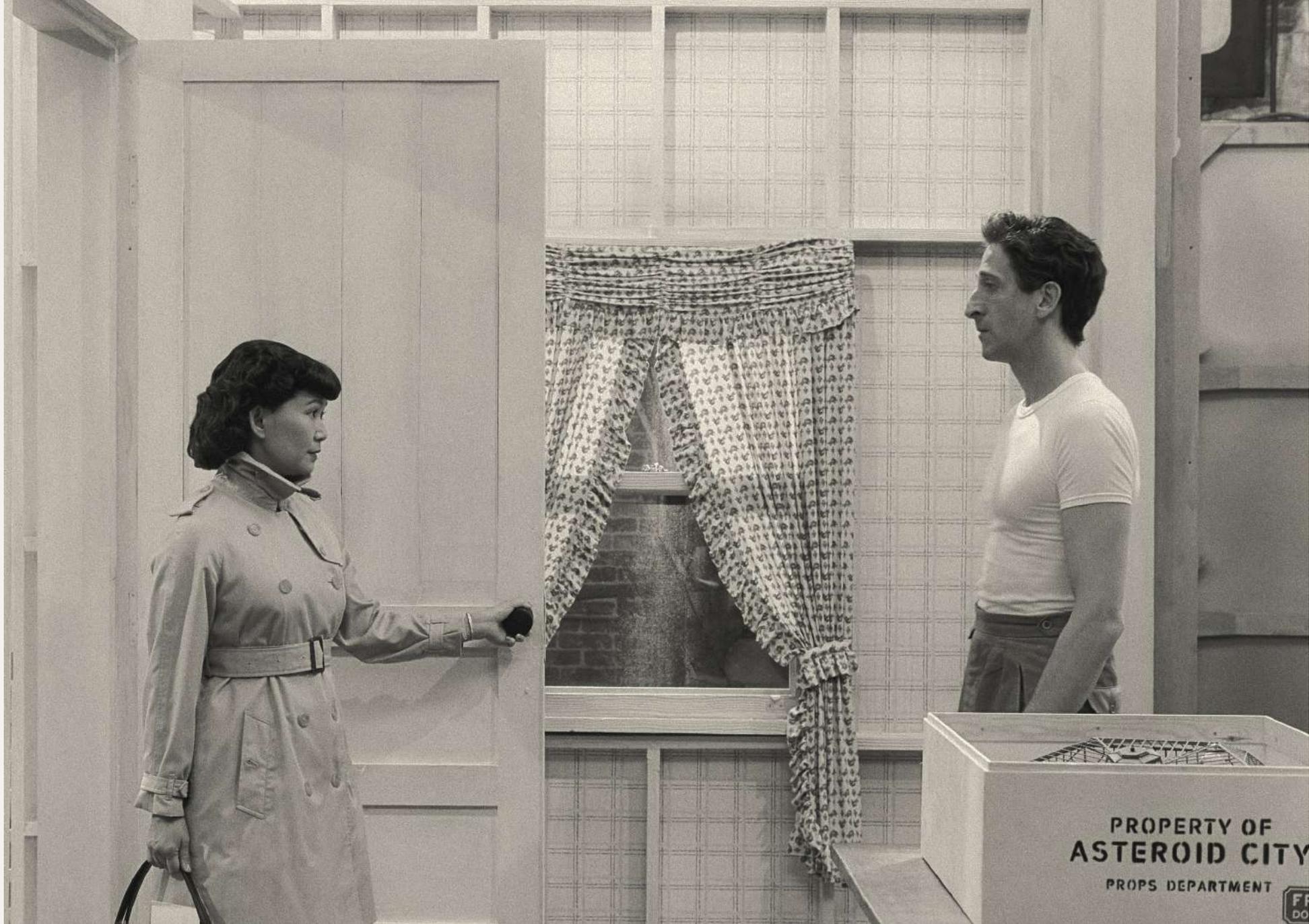
ASTEROID CITY, plus que tout autre film de Wes Anderson, est ancré dans l'histoire et les mythes de deux piliers de l'identité américaine des années 50 : l'Ouest et Broadway, accompagnés, chacun, de ses héros et légendes. C'est encore une époque d'expansion vers l'ouest du pays et de spéculation foncière qui cherche à gagner du terrain en s'enfonçant de plus en plus dans le désert. Dans un contexte de paranoïa alimentée par la guerre froide, de secrets nucléaires soigneusement gardés et d'inventions majeures, les Américains commencent à s'intéresser à l'espace. C'est peut-être un Jeune Astronome qui travaillera pour la NASA, quinze ans plus tard, lorsque l'homme marchera sur la lune pour la première fois. En 1955, un sentiment domine le monde technique et scientifique : tout est possible !

Cette impression précise – ce désir de bâtir de nouveaux mondes – était tout aussi palpable, sur Terre, dans le milieu artistique. Une révolution était née sur scène dans les années 30 et 40, puis avait atteint son apogée dans les années 50 – dans les pièces de Tennessee Williams interprétées par des stars comme James Dean et Marlon Brando. Si les pièces, les films et les rôles interprétés par les stars mythiques de cette époque racontent l'histoire de l'Amérique des années 50, le parcours de ceux qui les ont écrits et mis en scène le fait tout autant. Ce sont ces êtres que nous croisons au moment où ils se produisent dans *Asteroid City*. La ville est sans doute un coin perdu au milieu de nulle part, mais c'est dans ASTEROID CITY, le film, que nous découvrons les acteurs en

coulisses, dans la peau de leur personnage et dans leur quotidien, au croisement entre Broadway et l'Ouest américain.

Les films de Wes Anderson sont souvent traversés par des personnages mélancoliques, à l'instar de Richie, Margot et Chas Tenenbaum qui aspirent à renouer avec leur père dans LA FAMILLE TENENBAUM, ou des frères qui recherchent leur mère dans À BORD DU DARJEELING LIMITED. Dans ASTEROID CITY, Augie Steenbeck doit assumer son rôle de père, sans la femme qu'il aimait, se réconcilier avec son beau-père, puis fonder une nouvelle cellule familiale et, au moment où il trouve le courage, expliquer à ses enfants que leur mère est décédée – et qu'ils ont voyagé pendant plusieurs jours en voiture avec ses cendres dans un tupperware.

Une histoire d'amour entre deux jeunes gens naîtra ; une scientifique proposera à un élève remarquable de l'aider ; un veuf et une femme divorcée seront complices quelques soirs – l'avenir de chacun en sera très légèrement modifié.



PROPERTY OF  
ASTEROID CITY  
PROPS DEPARTMENT



# NOTES DE PRODUCTION

Asteroid City est une ville minuscule, en plein désert, dans le sud-ouest des États-Unis. Nous sommes en 1955. Le site est surtout célèbre pour son gigantesque cratère de météorite et son observatoire astronomique à proximité. Ce week-end, les militaires et les astronomes accueillent cinq enfants surdoués, distingués pour leurs créations scientifiques, afin qu'ils présentent leurs inventions. À quelques kilomètres, par-delà les collines, on aperçoit des champignons atomiques provoqués par des essais nucléaires.

Voilà le cadre du tout dernier film de Wes Anderson, à la fois comédie joyeuse, pleine d'inventions et d'images captivantes, et réflexion poignante sur le deuil. Une œuvre aussi sincère que les précédents opus du cinéaste.

L'événement destiné à fêter les inventions des Cadets de l'espace est perturbé par l'arrivée d'un visiteur inattendu : un extra-terrestre ! Asteroid City est placé sous quarantaine et l'armée crée une histoire de toutes pièces pour cacher la vérité, mais les petits génies, à la manière

des jeunes héros des films de Spielberg, échafaudent un plan pour alerter le monde extérieur.

Pourtant, dans la grande tradition du cinéma de Wes Anderson, l'histoire ne se cantonne pas à ce coin reculé du désert américain. Dans l'est du pays, les personnages d'Asteroid City sont sur scène et répètent une pièce intitulée... *Asteroid City*. On plonge alors dans les coulisses et dans la vie des comédiens, en 1955. Ces comédiens de théâtre, en passe de devenir des vedettes, exercent leur art.

ASTEROID CITY est assurément aussi drôle que les films précédents de son auteur, mais plus cosmique. C'est un regard introspectif et intime sur des rapports familiaux complexes et de nouvelles histoires d'amour, sur les relations entre parents et enfants, les secrets, les découvertes, des adultes roublards, sur l'opposition entre l'Ouest sauvage et l'Est maussade – le tout dans une parfaite harmonie émotionnelle dont Wes Anderson a le secret.





Si ASTEROID CITY explore de nouveaux territoires, on sait aussitôt que nous sommes chez Wes Anderson. Il s'agit d'un espace onirique – point d'observation de l'univers – traversé par l'amour et la solitude, la détresse et l'espoir, le sens de la vie et de la mort. Wes Anderson nous emmène systématiquement dans des lieux où nous ne sommes encore jamais allés, gigantesques et fourmillant de détails, mais l'âme des univers qu'il construit est toujours ancrée chez les personnages qui y habitent. Wes Anderson, cette fois, nous entraîne dans un périple à travers le désert, mais ce voyage réunit deux facettes de l'identité américaine des années 50 : le théâtre et l'Ouest sauvage.

*« J'ai toujours le sentiment qu'un film ne se résume pas qu'à une seule idée », indique le cinéaste. « Il y a au moins deux éléments séparés qui se croisent et qui commencent à donner vie à un film ». La première idée née de l'imaginaire de Wes Anderson et de Roman Coppola était ancrée dans la métropole de la Côte Est, mais elle les a rapidement emmenés ailleurs. « Je voulais faire un film sur le théâtre. Je pensais au couple Paul Newman-Joanne Woodward. Et on a eu l'idée de raconter les coulisses d'une pièce sur laquelle travaillent les personnages... on l'appelait Automat et elle devait se dérouler entièrement dans un self-service [signification d'Automat en français, NdT]. L'autre idée qu'on évoquait s'inspirait de Sam Shepard... On a donc abandonné le cadre du self-service et on est partis dans le désert ».*

Les nuages – au sens propre et figuré – de la guerre froide s'amoncelaient au-dessus du monde du théâtre et du cinéma. Cette époque anxiogène sur le plan géopolitique coïncidait avec la peur des missiles nucléaires et la fascination croissante, dans la pop-culture, pour les extraterrestres et les visiteurs de l'espace. Qu'il s'agisse de bombes atomiques ou d'invasions martiennes, des adultes ou des enfants, chacun avait le regard tourné vers le ciel. Wes Anderson reprend : *« Il y a une idéologie commune à toutes ces peurs, propre à l'ère Eisenhower, et c'est la xénophobie ».*

Plusieurs artistes, et notamment des acteurs et des metteurs en scène, étaient profondément marqués, à l'instar d'Elia Kazan, par l'approche russe du jeu d'acteur. Ils n'ont pas tardé à adopter une vision engagée de leur art au sein du Group Theatre.

ASTEROID CITY s'attache à quelques personnages à un moment précis de l'histoire – et Wes Anderson s'interroge : *« Qu'est-ce qui se trame, émotionnellement, au sein de l'Actors Studio ? Que vivent ces artistes ? Quand on situe un film à cette époque, on se demande de quelle Amérique on parle ».*

## LA CONTEMPLATION DES ÉTOILES

À l'image d'un rêve, le film mêle les idées et les lieux. Il commence en noir et blanc sur un plateau qui rappelle des émissions de l'âge d'or de la télévision, comme *Playhouse 90* – Broadway sur le petit écran –, qui diffusait des pièces en direct mises en scène par John Frankenheimer et Sidney Lumet et interprétées par des stars comme Lee Cobb et James Dean. À cette époque, aucune troupe n'était plus réputée que l'Actors Studio où des légendes comme James Dean, Marlon Brando, Julie Harris, Sidney Poitier et Rod Steiger étudiaient le jeu de l'acteur sous la direction de Kazan et de Lee Strasberg. Pour un grand nombre de comédiens de cette génération – et de futurs réalisateurs et scénaristes –, le passage de la scène au grand écran se faisait via ces pièces télévisées.

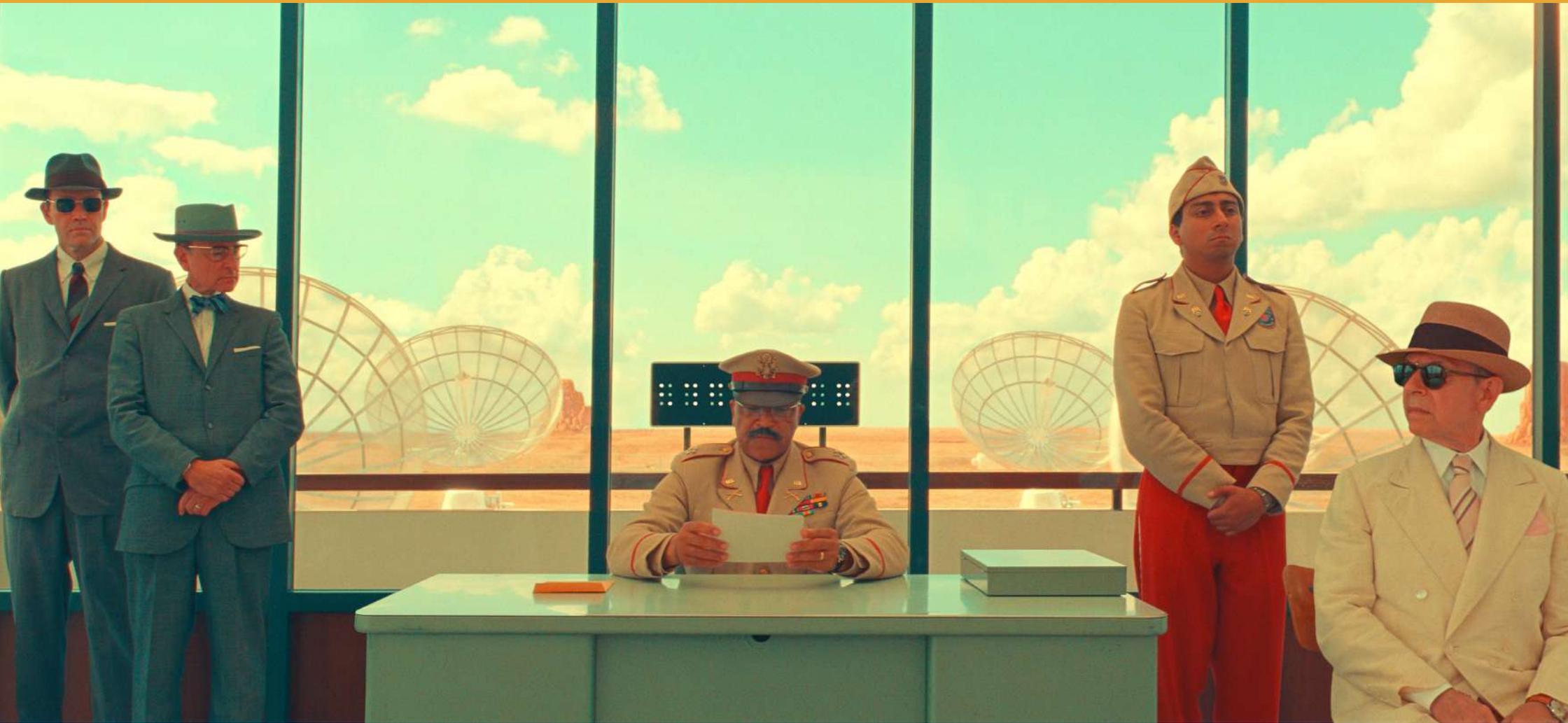
« Quand j'ai commencé à vouloir faire du cinéma, cette période était centrale », rappelle Wes Anderson. « On voyait *LE PARRAIN* et *TAXI DRIVER* et les films de Brian De Palma. Mais sans doute encore plus, Marlon Brando et James Dean, Montgomery Clift et Kazan. Il y avait une force émotionnelle dans ces films et dans leur rapport au théâtre. Ces films dont je parle sont sans doute nés avec *Un Tramway nommé Désir*. Tennessee Williams est un formidable porte-parole de l'appel au secours et de la souffrance de ces personnages ».

Le théâtre est profondément ancré dans le cinéma de Wes Anderson – la scène où des collectifs d'acteurs improvisent, le langage caractéristique

d'un ballet visuel, la scène où l'on tente de résoudre des problèmes insolubles. En témoigne le premier long métrage de Wes Anderson, *BOTTLE ROCKET*, autour d'un tandem de voyous en herbe qui ont un penchant pour les braquages spectaculaires; ou chez Max Fischer dans *RUSHMORE* et Margot Tenenbaum dans *LA FAMILLE TENENBAUM*, le théâtre est un dispositif qui permet d'aborder des drames intimes; et avant qu'on ne plonge dans *LA VIE AQUATIQUE*, l'histoire commence sur scène.

Anderson a commencé à écrire des pièces en un acte en CM1. Quelques années plus tard, il a rencontré Owen Wilson au cours d'un stage d'initiation à l'écriture théâtrale et l'a engagé pour l'une de ses pièces écrites à l'université, variation autour de l'œuvre de Sam Shepard intitulée *A Night in Tunisia*. « J'adore Sam Shepard et je l'ai toujours adoré », confie-t-il. « Avec Owen, on était vraiment obnubilés par Sam Shepard avant qu'on ne tourne notre premier film ensemble. Il comptait énormément dans notre vie à l'époque. Je me souviens d'avoir lu un texte sur lui où il parlait de ces hommes qui étaient revenus du front pendant la Seconde Guerre mondiale et qui n'étaient plus jamais les mêmes – c'étaient des pères violents et perturbés. Il a été élevé par un père comme ça ».

Sa passion pour Sam Shepard lui a inspiré le personnage d'Augie Steenbeck. Augie, lui aussi, s'est retrouvé sur le champ de bataille – non pas comme soldat, mais comme photographe de guerre. Son beau-père, Stanley, bien qu'il soit oisif, se balade avec un pistolet dont la crosse dépasse de sa ceinture. Dans une interview avec le journaliste Matt Zoller



Seitz, Wes Anderson suggère que cette habitude, comme chez d'autres hommes de sa génération, est née à la guerre, puis s'est perpétuée dans sa vie quotidienne. C'est exactement le genre de détail que le cinéaste intègre avec fluidité à son œuvre: celui-ci est seulement suggéré, sans insistance aucune, ni explication, mais sa présence délibérée nous révèle, en quelques secondes, des informations sur le personnage sur lesquels la plupart des films s'attarderaient longuement avec force explications...

En 1955, la guerre est encore présente dans l'esprit des vétérans, de leur famille et de leurs enfants. Wes Anderson souligne: « *Il s'est passé quelque chose car l'Amérique moyenne est allée se battre loin de chez elle et les Américains sont revenus du front traumatisés. Ils sont meurtris, désespérés et perdus et ils tranchent avec l'image bien lisse du pays que les États-Unis souhaitent promouvoir et préserver. Ce sont deux réalités bien différentes* ». S'il ne s'exprime pas de manière démonstrative – et qu'il est interprété avec délicatesse par Jason Schwartzman et Tom Hanks –, ce sentiment est manifeste entre Augie et Stanley, celui-ci n'ayant jamais estimé que son gendre était à la hauteur de sa fille. Cependant, loin de nombreux mélodrames hollywoodiens de l'époque, il n'y a pas de tragédie majeure et, parce qu'ils sont tous les deux profondément attachés aux quatre enfants, ils restent unis.

Anderson et Coppola savaient que Jason Schwartzman, leur fidèle collaborateur, devait être au cœur du film. « *Ce film a été écrit pour Jason* », affirme Anderson. « *C'est un type de personnage qu'il n'a encore jamais*

*interprété et qui s'inspire d'aspects de sa personnalité que nous connaissons et de ce qu'il est, à notre avis, capable de faire. À partir de là, nous avons imaginé tout le film* ». Jason Schwartzman a souvent participé à l'écriture et se souvient de la toute première proposition de Wes Anderson: « *Grosso modo, m'a-t-il dit, "j'ai une idée et j'ai envie de la développer avec Roman parce que j'aimerais que tu joues dans le film, et je pense que le mieux serait que Roman et moi écrivions le scénario, puis que tu le lises une fois qu'il est terminé"* ».

Il avait hâte de s'y plonger. « *C'était le début de la pandémie et c'était une époque de chaos, d'incertitude et de confusion* », raconte l'acteur. « *Du coup, savoir que j'allais sans doute tourner dans ce film avec Wes, c'était presque comme un phare dans la nuit. Je ne savais même pas encore de quoi il s'agissait – mais je savais seulement que c'était mon phare. Voilà tout. C'était précieux de pouvoir s'accrocher à ça. Je lui en suis très reconnaissant* ».

Très vite, le personnage d'Augie Steenbeck et de l'acteur qui l'interprète, Jones Hall – tous deux incarnés par Jason Schwartzman dans le film – ont commencé à prendre forme. Comme Jason Schwartzman l'a révélé récemment dans une interview, il a écouté des enregistrements audio de Stanley Kubrick pour adopter sa manière de s'exprimer les mâchoires serrées et a fait l'acquisition d'une chambre noire. Certains clins d'œil seront plus évidents pour le spectateur, comme lorsqu'on aperçoit Jones avec son pull jusqu'au menton – clin d'œil à la série légendaire des portraits de James Dean au "pull déchiré" signée Roy Schatt.

## PARENTS ET ENFANTS

Augie Steenbeck ressent un malaise persistant, tout comme Jones Hall. Augie, interprété par Jones, est hanté par le poids du deuil récent de sa femme. Il est sans doute plus à l'aise quand il photographie les hommes au combat que lorsqu'il discute avec Stanley pour savoir à quel moment, et sur quel ton, raconter à ses quatre enfants que leur mère est morte et que ses cendres se trouvent désormais dans un tupperware.

AUGIE

Ça ne tombe jamais bien.

STANLEY

Ça tombe toujours mal.

Comment affronter le deuil? Ce n'est que l'un des nombreux thèmes abordés par Wes Anderson dans ASTEROID CITY. Anderson excelle à étudier le parcours émotionnel de personnages dans lesquels le spectateur peut se reconnaître, surtout quand il s'intéresse à des trajectoires complexes, voire bouleversantes. "La mort", note Wes Anderson, « est sans doute l'événement le plus marquant de notre vie. Le deuil et le sentiment de la perte d'un être cher. C'est, je crois, ce que raconte le cinéma. La force cosmique de nos chers disparus ».

Quand on voit Jones Hall tripoter nerveusement sa pipe, son briquet et sa barbe – « des tics d'acteur », comme les qualifie Wes Anderson – trahissent

un acteur qui s'interroge sur la manière d'interpréter son rôle. Lorsqu'on le découvre en coulisses avec ses pieds en l'air chaussés de Converse, le jeune comédien a une allure tendance, mais reste dans l'ombre. On a déjà vu cette image qui nous rappelle immanquablement James Dean.

Comme Jones Hall, l'actrice Midge Campbell et le dramaturge Conrad Earl évoquent des visages connus de l'époque. Pour Midge Campbell (et l'actrice qui l'interprète, Mercedes Ford, également campée par Scarlett Johansson), on pense à Marilyn Monroe qui a également été tentée par l'Actors Studio vers la fin de sa vie. « C'était une star qui rêvait de ressembler davantage aux grands comédiens de théâtre qu'elle admirait et ses rapports avec l'Actors Studio font partie intégrante de la légende de l'Actors Studio », déclare le cinéaste. « Il y a là tout un mythe ».

De Marilyn Monroe à son mari, le dramaturge Arthur Miller, il n'y a qu'un pas. « Notre dramaturge est un mélange entre certains auteurs de l'époque, comme William Inge et Arthur Miller », ajoute le réalisateur. « Mais sur un plan plus affectif, je crois que celui qui nous émeut le plus reste Tennessee Williams, même si notre pièce ne serait pas une œuvre inoubliable de l'auteur d'Un tramway nommé Désir. On a fini par se dire qu'il habitait une maison, comme celle de Truman Capote à Montauk. C'est un véritable métissage entre toutes ces influences ».

Marilyn Monroe a trouvé son dernier rôle dans LES DÉSAXÉS de John Huston, dont le scénario est signé Arthur Miller. « C'est ce qui nous amène



*dans l'ouest du pays », intervient Wes Anderson. « C'est le lien avec New York. C'est une chambre à Gramercy Park, mais c'est aussi un troupeau de chevaux sauvages... Ce personnage me fait un peu penser à Kim Stanley, qui a surtout joué au théâtre. À Jane Russell également. C'est un mélange de plusieurs personnages mais c'est Marilyn Monroe qui domine ».*

*Jason Schwartzman a été ébloui par le jeu de Scarlett Johansson. « Elle est extraordinaire », dit-il. « En ce qui me concerne, il m'a fallu environ neuf mois de tâtonnements, d'erreurs, d'expérimentations – et surtout d'erreurs – pour trouver le personnage. Et encore, qui sait si j'y suis arrivé? Je ne peux pas m'exprimer à sa place, mais j'ai le sentiment qu'elle est arrivée sur le plateau, qu'elle avait évidemment travaillé le rôle en amont, et qu'on n'a eu besoin que de quelques répétitions. Wes lui disait parfois "essaie plutôt comme ça" et sous mes yeux elle a créé le personnage. Je me demandais comment j'allais trouver le personnage, que je n'étais pas sûr d'avoir trouvé en neuf mois, et qu'elle avait trouvé en neuf minutes... »*

*Il ajoute: « Ce qui m'a encore plus impressionné, ce sont les jeunes qui se sont facilement glissés dans la peau de leurs personnages. Des ados de 14 ou 17 ans! Comment ont-ils réussi à se projeter dans la mentalité de l'époque? Ça me dépasse ».*

*Grace Edwards, qui campe Dinah, « est très intéressante », selon Wes Anderson, « parce qu'elle a l'allure d'une jeune fille des années 50 qu'on pourrait croiser dans une buvette. Parfois, je lui donnais*

*une consigne et elle me répondait "Trrrrès bien", et je lui disais alors "Pardon? Tu ne crois pas que c'est une bonne idée? Tu n'as que 15 ans." Mais j'ai compris par la suite qu'elle réagissait comme ça parce qu'elle connaissait mes consignes précédentes si précisément qu'elle savait que je m'étais légèrement contredit dans ma dernière indication ».*

*Jake Ryan, déjà à l'affiche de MOONRISE KINGDOM, se souvient de sa découverte du scénario: « Wes m'a dit que c'était une histoire très étrange, et il n'avait pas menti », rapporte-t-il. Avant le tournage, il a échangé en visio avec Wes Anderson et Jason Schwartzman pour construire la relation père-fils. « Wes a une vraie vision, mais il est favorable au travail d'équipe et n'hésite pas à solliciter le point de vue de son entourage », témoigne Jake Ryan.*

*Outre Jake Ryan, Grace Edwards et Ethan Josh Lee avaient déjà une expérience du plateau, et Wes Anderson avait repéré Sophie Lillis dans ÇA. Mais le réalisateur déniché aussi ses comédiens de manière inattendue – et le lien avec les jeunes inventeurs s'imposait parfois à lui. Il a ainsi découvert Aristou Meehan, qui campe Clifford, sur Internet. « On l'a repéré parce qu'il avait tourné une vidéo sur YouTube où il montrait comment il avait fabriqué des bras robotisés. Il avait postulé pour passer une audition, mais ce qui m'a vraiment décidé le concernant, c'est cette vidéo où il avait fabriqué des bras robotisés, semblables à des tentacules de pieuvres. Je me suis dit qu'il fallait qu'on sache qui se cachait derrière cette invention ».*

À Asteroid City, les personnages vont explorer des territoires inconnus – le deuil, la peur des extraterrestres et des expériences nouvelles, la création artistique et les inventions scientifiques.

Tout comme Jason Schwartzman a songé à Stanley Kubrick, on pense à une autre méditation cosmique des années 60. Dans 2001 : L'ODYSSÉE DE L'ESPACE, indique Wes Anderson, Stanley Kubrick « *nous raconte une histoire, mais il nous fait vivre une expérience dont on ne comprend pas forcément tous les tenants et aboutissants. Il nous plonge dans un espace où l'on n'est absolument jamais allé* ». Les références à RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE sont manifestes, qu'il s'agisse d'une formation rocheuse ressemblant à la Devil's Tower, de la rencontre profondément marquante avec un extra-terrestre venu de l'espace ou de la justification créée de toutes pièces par l'armée pour placer les habitants d'Asteroid City en quarantaine. On retrouve aussi une inspiration spielbergienne dans les scènes où les enfants déjouent l'interdiction des autorités pour révéler au monde extérieur l'existence de l'extra-terrestre.

*Asteroid City* nous entraîne dans un périple comparable. « *Au bout du compte, j'espère que toutes ces sources d'inspiration donnent un éclairage au film et le mettent en valeur* », ajoute Wes Anderson. « *Mais notre objectif, avec ce film, était de l'inscrire dans une veine poétique et de livrer une méditation poétique sur plusieurs thèmes. Il est résolument inclassable* ».





## RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE

À Asteroid City, la rencontre avec l'extra-terrestre est un moment de sidération et de confusion. (Un peu, d'une certaine façon, comme la perte d'une épouse ou d'une mère.) Augie peut prendre une photo de l'événement pour prouver qu'il a bien eu lieu, mais un cliché ne fournit ni explication, ni compréhension. Pour autant, la vie de ces personnages est bouleversée. Tout ce qu'Augie réussit à dire se résume à « *Je crois que l'extra-terrestre a volé l'astéroïde* ».

L'apparition de l'extra-terrestre – comme on peut s'y attendre! – suscite la panique à Asteroid City. Les scientifiques s'interrogent, l'armée se met en ordre de marche et la ville est placée en quarantaine. Mais ces mesures, au bout du compte, sont moins importantes que l'impact de cet événement sur ceux qui en ont été témoins: ils sont, selon les cas, déroutés, enchantés ou acquièrent une meilleure connaissance d'eux-mêmes. Pour le docteur Hickenlooper, l'extra-terrestre représente une nouvelle étape dans l'avancée de la science – la découverte d'une vie. Le général y voit une nouvelle raison d'être. Et pour tout un chacun, et en particulier les enfants, ce nouveau champ des possibles galactique ouvre un nouveau champ des possibles sur Terre.

À l'été 1947, un mystérieux vaisseau argenté s'écrase dans le désert, près de Roswell, au Nouveau-Mexique. L'armée ne relate qu'une partie des faits et l'événement ne tarde pas à faire la Une des journaux,

alimentant un mystère cosmique qui occupe encore l'imaginaire collectif des Américains. Au milieu des années 50, l'obsession des États-Unis pour les soucoupes volantes avait gagné la littérature, la télévision et le cinéma, nourrie par les cauchemars de l'ère atomique et la course à l'espace – sans parler de l'hystérie anticommuniste de la guerre froide où toute intrusion extra-terrestre était assimilée à une menace potentielle. Lors d'une "rencontre" restée célèbre, en 1955, une famille du Kentucky prétend avoir repoussé les assauts de petits extraterrestres verts grâce à leurs armes à feu « *pendant quatre heures* ». (L'affaire est toujours sujette à caution. Les plus sceptiques attribuent l'événement à des phénomènes naturels comme les météores, les hiboux et l'intoxication.) À bien des égards, les extraterrestres incarnaient de nombreuses peurs – non pas seulement du communisme, d'une invasion soviétique et d'une apocalypse nucléaire, mais du chômage et de l'inflation.

À l'époque, le mystère extra-terrestre n'était pas seulement l'objet d'enquêtes du gouvernement, mais avait aussi été alimenté par les autorités: les OVNI étaient un prétexte tout trouvé pour mettre en place des programmes militaires classés Secret-Défense. (Il s'est avéré que l'OVNI qui s'était abîmé à Roswell était un ballon américain top-secret destiné à espionner le programme nucléaire des Soviétiques.) Plus récemment, des vidéos pixélisées de la marine américaine représentant un OVNI et les rapports officiels qui en ont découlé ont laissé entendre que l'objet en question pourrait provenir d'un pays rival, mais certains

détails et un secret savamment entretenu offrent d'autres explications : il s'agirait d'un avion américain ou... ou des extraterrestres. Le mystère persiste.

L'extra-terrestre est forcément au cœur de l'intrigue – c'est une énigme qui pousse chacun, à Asteroid City, à l'introspection. En abordant la première rencontre avec le visiteur de l'espace, Wes Anderson et Roman Coppola ont eu aussi le sentiment de s'aventurer dans l'inconnu. « *On écrivait le scénario* », note le réalisateur, « *et avant de parvenir à la rencontre, on n'en connaissait pas les détails. C'est le genre de phénomène qui s'impose à vous. On a donc un peu le sentiment, en tant qu'auteurs, de vivre cet événement* ».

La création de l'extra-terrestre a été le fruit d'une collaboration internationale, à défaut d'être intergalactique. Tout d'abord, le vaisseau dont il descend, comme le cratère où il s'avance, sont des maquettes – aucun effet visuel n'a été utilisé. Au départ, l'extra-terrestre devait mesurer plus de 2,10 m, soit beaucoup plus que Jeff Goldblum, qui mesure 1,95 m. Mark Coulier, oscarisé pour ses maquillages pour LA DAME DE FER et THE GRAND BUDAPEST HOTEL, a conçu une combinaison permettant à Jeff Goldblum de grimper sur des échasses, et celui-ci a dû s'entraîner.

L'extra-terrestre que l'on découvre à l'écran est une marionnette, photographiée en stop-motion, mais au lieu de jouer sur un fond vert,

Jeff Goldblum a enfilé la combinaison et reproduit les mouvements et le jeu du visiteur de l'espace. Ensuite, Andy Gent, créateur des créatures du FANTASTIQUE MR FOX et L'ÎLE AUX CHIENS, a construit un extra-terrestre à trois pieds, inhabituellement grand pour de la stop-motion. Puis, après des essais à Londres, Kim Keukellerie, qui avait déjà collaboré avec Wes Anderson et qui s'est faite connaître pour son travail avec Tim Burton et les studios Aardman, a animé l'extra-terrestre en France.

Tous ceux qui, à Asteroid City, rencontrent l'extra-terrestre sont déstabilisés en étant confrontés à l'infini. Ils ne sont sans doute « *plus seuls* » dans le cosmos, mais ils ne sont surtout plus seuls comme individus.

# BIENVENUE AUX JEUNES ASTRONOMES ET AUX CADETS DE L'ESPACE

## **Ricky Cho**

Le ruban du succès marqué de l'étoile filante

## **Clifford Kellogg**

Le badge du triomphe marqué du trou noir

## **Dinah Campbell**

L'écharpe d'honneur marquée du géant rouge

## **Shelly Borden**

La couronne de lauriers marquée d'une nébuleuse lointaine

## **Woodrow Steenbeck**

La médaille de l'exploit marquée d'un nain blanc

La vie et l'imagination des jeunes gens constituent un thème qui traverse l'œuvre de Wes Anderson. Farouchement indépendants, parfois fragilisés par les épreuves de l'adolescence, saugrenus mais astucieux – voilà les jeunes de son cinéma qui nous renvoient à notre enfance et à notre adolescence. Dans ASTEROID CITY, tout comme RUSHMORE et MOONRISE KINGDOM, il s'agit d'une bande d'ados qui jouent un rôle moteur dans l'intrigue. Les cinq "Cadets de l'espace" sont des adolescents caractéristiques: ils inspirent beaucoup de fierté à

leurs parents anxieux, tout en les inquiétant, ils découvrent l'amour et comprennent, malgré leurs doutes, qu'il existe un nouveau champ des possibles.

Pour qu'ils puissent s'imposer sur le plateau où se bousculaient les stars, Anderson a encouragé les jeunes comédiens à renforcer leurs liens pendant les prises et en dehors du tournage. « *Wes a fait en sorte que les jeunes restent soudés* », indique le producteur Jeremy Dawson. « *Quand ils prenaient un repas, se consacraient à des activités, ou regardaient un film, ils le faisaient ensemble si bien qu'ils ont vraiment formé une petite bande* ».

Wes Anderson s'est inspiré de NASHVILLE de Robert Altman, film choral qui croise plusieurs intrigues et personnages. Au-delà de la complicité, il cherchait à stimuler une forme de créativité collective parmi les acteurs. « *Ce que j'ai toujours aimé chez Altman* », révèle le cinéaste, « *c'est sa manière de réunir tous ces ingrédients et de voir ce qui se passe – il ajuste un peu les choses et il regarde ce que ses acteurs sont capables de lui apporter. J'ai eu un sentiment similaire sur ce tournage parce que nous avons énormément d'acteurs et qu'ils faisaient des suggestions de leur côté. La manière dont les jeunes ont fonctionné s'inscrivait dans cette même logique. Et j'aime ça. Ils ont mis cette méthode au point tous ensemble* ».

Avant d'arriver en Espagne, Anderson a montré des story-boards



animés et des livres à ses acteurs. Pour Grace Edwards, qui campe Dinah, il y avait quelques biographies de réalisateurs de l'âge d'or hollywoodien. C'était en partie pour qu'elle enrichisse son personnage, mais aussi pour son plaisir. « *Je me suis dit que Midge emmenait Dinah sur tous ses tournages et qu'elle la présentait à ses partenaires – et comme c'était les années 50, on était entouré de stars quand on travaillait à Hollywood* », dit-elle. « *Pourtant, je crois que Wes m'a surtout demandé de lire ces livres parce qu'il savait qu'ils allaient me plaire, plus que pour me préparer au rôle* ».

Tout comme François Truffaut et ses jeunes interprètes de L'ARGENT DE POCHE (film qu'adore Wes Anderson) brossent un portrait tendre de l'enfance, le réalisateur a encouragé ses comédiens à faire les imbéciles en s'amusant. Avec leurs parents, qui les encadraient, les cinq adolescents ont passé du temps tous ensemble, logeant les uns à côté des autres et se livrant aux mêmes activités. « *Quand on est arrivés en Espagne, on a aussi regardé LE GOUFFRE AUX CHIMÈRES de Billy Wilder pour voir comment une petite ville, en plein désert, peut devenir un site extrêmement touristique* », remarque Wes Anderson.

« *Ils étaient vraiment dans leur bulle* », relève Jason Schwartzman. « *Je descendais de ma chambre, je les apercevais et je leur disais "bonjour", et puis je baissais le regard parce qu'ils étaient en train de jouer, de rigoler et de vivre leur vie. Je me disais "C'est clair: je ne fais pas partie de leur bande"* ».

Il reconnaît par ailleurs que les jeunes avaient un vrai talent. « *C'était impressionnant de voir ces ados de 14 et 17 ans se glisser dans la mentalité de l'époque* », dit-il.

Certains jeunes interprètes avaient donné la réplique à leurs partenaires adultes, comme Ethan Lee, qui campe Ricky Cho. « *Ethan, étonnamment, avait déjà joué le fils d'un personnage interprété par Steven Park dans un film de Miranda July, mais son rôle avait été coupé au montage* », raconte Wes Anderson. « *Du coup, quand je l'ai engagé, il m'a dit "j'ai déjà joué le fils de Steve Park"* ».

Grace Edwards a passé du temps sur le plateau pour mieux connaître le fonctionnement d'un tournage, grâce à Truman, le 2<sup>ème</sup> assistant. « *Il m'a appris à charger les magasins de la caméra Arri dans une chambre noire, à numéroter les boîtes en fonction du type de pellicule et du métrage, et m'a autorisée à écrire les codes d'émulsion et les adresses postales sur les boîtes de rushes avant de les envoyer au labo, à Paris, pour qu'ils soient développés* ».

Woodrow Steenbeck, en particulier, est non seulement sensible aux étranges signaux en provenance de l'espace, mais aussi à ceux de son père et de son grand-père. C'est sans doute Augie qui a informé ses enfants que leur mère était décédée, mais, comme le dit Woodrow, il a commencé à le sentir. Il n'y a ni effusions sentimentales, ni larmes, mais de manière plus émouvante, il a l'impression que sa vie a désormais changé et que si ce n'est pas encore le cas, il devra affronter sa détresse.

« *Je n'ai pas encore traversé beaucoup de périodes douloureuses dans ma vie, par chance, ou tout au moins jusqu'à présent* », indique Jake Ryan. « *Mais j'ai vu des gens en souffrance et, à mon sens, on dirait qu'ils se souviennent toujours des moments où les personnes, disparues, étaient là pour voir ce qu'ils ressentent. Parfois, ce sont de toutes petites choses, comme le fait de regarder par la fenêtre, de se plonger dans ses souvenirs et de retrouver un événement qu'on avait oublié et auquel on n'a pas pensé depuis longtemps. Parfois, le chagrin est un puissant déclencheur.* ».

Si les jeunes se montrent plus malins que les adultes, ils sont néanmoins conscients d'une réalité : ils ont besoin les uns des autres pour se sentir soutenus ou conseillés. Parfois, les adultes en sont également conscients. Quand le docteur Hickenlooper propose à Woodrow de le prendre sous son aile, c'est parce qu'elle décèle en lui quelqu'un qui fonctionne comme elle. « *C'est très utile. Ta curiosité est ton meilleur atout. Fais-lui confiance. Aie confiance en ta curiosité* ».

Les jeunes sont enquêteurs, journalistes, explorateurs, expérimentateurs et experts en matière de curiosité. Ils sont immédiatement chaleureux et accueillants les uns envers les autres. Dans quelques dizaines d'années, ils se souviendront peut-être de cette époque, tout comme Jason Schwartzman repense aux moments où il était jeune comédien.

« *Je sais que cela peut sembler très cliché, mais je me considère comme le plus jeune de la bande de Wes, surtout que j'en fais partie*

*depuis longtemps* », déclare l'acteur. « *Ils m'ont connu à 17 ans. C'était étrange de prendre conscience que ces jeunes avaient le même âge que moi quand j'ai rencontré Wes et que le temps a passé* ».

On peut se douter que ces cinq jeunes personnes / comédiens ne se sont pas dit "au revoir" à la fin de leur séjour à Asteroid City – seulement "à très bientôt", sans doute à travers un dispositif de communication de leur invention.



## NOMBRE D'HABITANTS : 87

Pour un film aussi singulièrement américain, c'est en Espagne, dans la périphérie de Chinchón, qu'ASTEROID CITY a été tourné. D'autres lieux ont d'abord été envisagés, et repérés, comme la Vallée de la Mort, mais ce sont les environs de Chinchón qui offraient le cadre idéal, des vues dégagées sur des centaines de mètres dans toutes les directions, et la lumière naturelle nécessaire pour bâtir un monde parfaitement immersif.

Ce n'est pas la première fois que Chinchón accueille un tournage international : Orson Welles y a tourné certains plans d'UNE HISTOIRE IMMORTELLE dans la ville médiévale et à proximité de la place et du parador où les comédiens et les techniciens de Wes Anderson logeaient. Pour ASTEROID CITY, le centre-ville a servi de base opérationnelle et de bulle sanitaire par temps de pandémie – l'hôtel accueillait l'équipe coiffure et maquillage tout comme les repas collectifs en extérieur – tandis que le désert voisin campait le sud-ouest des États-Unis. La mise en place d'un décor central, où se concentre l'équipe, est la méthode privilégiée par Wes Anderson. « Je trouve que c'est une manière de travailler dans la bonne humeur. On peut davantage se concentrer sur les personnages et garder un esprit d'équipe soudée », dit-il.

Asteroid City, dont les décors ont été conçus par le fidèle collaborateur d'Anderson Adam Stockhausen – oscarisé pour THE GRAND BUDAPEST HOTEL –, est devenue une ville en état de fonctionnement. Mais il a

d'abord fallu en repérer l'emplacement, mener des recherches, en imaginer les décors, puis les fabriquer. Ce n'était pas tâche facile en pleine pandémie lorsqu'on est contraint de travailler à distance. « C'était une période très particulière », confie Adam Stockhausen. « On communiquait en distanciel avec des gens qui étaient sur place. Par la suite, nous avons constitué une petite équipe et nous sommes rendus sur place – et je me suis dit "Je crois que ça va marcher. Tout me porte à croire que ça va marcher". Mais on est tributaire d'une forme de magie qui se produit quand votre esprit y croit très fort. Cela n'a rien de mathématique ».

Le champ a été aplani et en peu de temps, comme par un acte de sorcellerie architecturale et technique, Asteroid City est née sous le soleil espagnol. Le *diner*, la station-service et le motel ont été construits en dur et la bourgade était désormais en état de marche. Tout autour de la ville, où que se porte le regard, le décor se confondait avec le désert environnant. Le producteur Jeremy Dawson témoigne : « On voulait que le spectateur, sur le plan sensoriel, ait le sentiment d'être à Asteroid City. Grâce au plan panoramique d'ouverture, on voit dans toutes les directions. La course-poursuite en voiture a eu lieu sur la route, sur près d'un kilomètre. Le plateau était extrêmement étendu et d'une telle envergure que je n'avais jamais eu autant le sentiment d'être immergé dans un décor ».

Les montagnes, les énormes rochers et les pierres ont également été construits. Le décor est d'une telle ampleur et le résultat si convaincant



qu'il est impossible de se dire qu'il ne s'agit pas d'un authentique paysage et que l'équipe a eu recours aux fonds verts. Bien entendu, Adam Stockhausen a eu recours à la perspective forcée : la petite ville se confond avec le désert jusqu'à l'horizon, mais le plateau avait en réalité les dimensions d'un terrain de football – il est impossible d'en distinguer ses délimitations – et donne un sentiment d'hyper-réalité. « *Quand on regarde au loin et qu'on aperçoit la bretelle de l'autoroute et les montagnes, elles font partie du paysage et se situent à plus de 300 m de distance. Certaines montagnes font cinq ou six étages de hauteur* », relève-t-il.

Pour les paysages et la ville, le réalisateur et son chef-décorateur se sont inspirés d'UN HOMME EST PASSÉ (1955) de John Sturges, avec Spencer Tracy. Tourné en décors naturels, entre la Vallée de la Mort et le Désert de Mojave, ce film offrait une véritable topographie que Adam Stockhausen a utilisée pour la reproduire à l'aide de sculpteurs et de peintres. D'autres films ont servi d'inspiration comme LE GOUFFRE AUX CHIMÈRES de Billy Wilder, où une foule de curieux et de reporters se précipitent dans un coin perdu au fin fond du désert, tout comme dans ASTEROID CITY, après la venue de l'extra-terrestre. On peut aussi citer EMBRASSE-MOI, IDIOT, du même Billy Wilder, où l'intrigue se concentre autour d'une station-service, située sur le plateau d'un studio de tournage. Wes Anderson et Adam Stockhausen ont revu NEW YORK-MIAMI de Frank Capra pour le motel qui les a inspirés pour d'infimes détails comme les ombres projetées à travers le treillage pendant la séquence du pique-nique d'Asteroid City.

En toute logique, la partie du film se déroulant à New York (en noir et blanc) – le labyrinthe des ruelles voisines du Tarkington Theatre, la salle de classe du cours de théâtre évoquant l'Actors Studio, le décor de la maison de bord de mer du dramaturge – aurait dû être tournée en studio et, contrairement aux extérieurs, ne nécessitait pas de lumière naturelle. Pourtant, quand on est en Espagne...

« *Dans toutes les villes des environs de Chinchón, on trouve un théâtre, aussi petit soit-il* », explique Adam Stockhausen. « *C'est dans certains de ces théâtres qu'on a tourné et les décors des coulisses, où l'on découvre les acteurs, ont été construits sur place. La scène d'ouverture, sur un plateau de télévision, a été tournée dans un théâtre où tous les éléments de décor avaient été enlevés – et la cabine de régie où transite la caméra est fixée au balcon* ».

Tout comme THE FRENCH DISPATCH a été tourné dans la région d'Angoulême, l'équipe d'ASTEROID CITY s'est retrouvée dans des lieux improbables. « *Pour l'un des décors, nous étions dans un hangar de stockage d'ail. J'aime bien l'odeur, mais quand on a 10 tonnes d'ail autour de soi, c'est un peu difficile à supporter...* »

« *Pour être tout à fait honnête, on ne sait jamais à l'avance si tout va fonctionner* », conclut Adam Stockhausen en évoquant l'architecture complexe de décors et de constructions présente dans chaque film de Wes Anderson. « *Il y a toujours une part de chance* ».



## LAST TRAIN TO SAN FERNANDO

La bande-originale d'ASTEROID CITY évoque un Ouest américain fantasmagique, à mi-chemin entre les *tumbleweeds*, les coucous et les champignons atomiques, entre le mythe du cow-boy et les récits fantastiques d'invasion extra-terrestre. En pensant à l'espace et au désert, le compositeur Alexandre Desplat a eu l'idée d'un motif musical à deux tonalités, mystérieux et pétillant. « *Le film ne se déroule pas dans l'espace, mais il y a bien la présence d'une météorite et d'une atmosphère... fantastique* », dit-il.

« *Quand je pense au désert, j'essaie de m'imaginer sur place* », poursuit-il. « *On entend le vent. Et quand il y a des bâtiments ou des fils électriques à proximité, on perçoit un étrange tintement. C'était l'une des premières fois où j'écrivais une partition pour Wes avant de voir la moindre image. J'ai fait écouter ce morceau à Wes, il a été enthousiaste et il m'a dit "est-ce que tu peux m'en écrire plusieurs versions et je les passerai sur le plateau ?" – et c'est ce qu'il a fait* ».

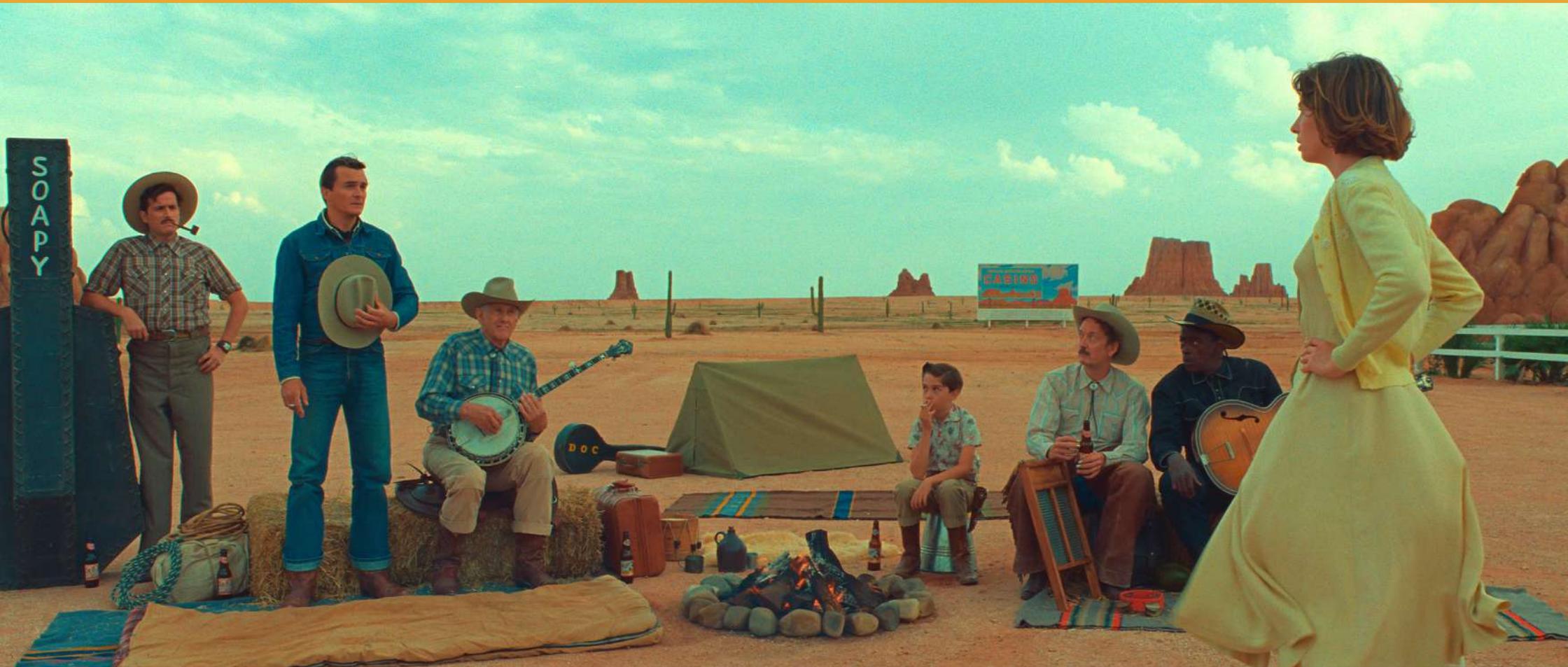
Comme à leur habitude, Alexandre Desplat et Wes Anderson ont joué sur des variations autour du motif et échangé leurs idées pour l'instrumentation – banjo, glockenspiel, célesta, violon, mandoline, cor d'harmonie et tuba – ou se disaient « *mélangeons tous les instruments ensemble pour créer une nouvelle sonorité!* » Au lieu de s'appuyer sur des références musicales précises, Alexandre Desplat s'est

inspiré de l'histoire personnelle des personnages et de leur trajectoire émotionnelle, entre désirs, deuil et chagrin. « *En apparence, tout a l'air impeccable, excentrique et drôle, mais il y a quelque chose de profondément émouvant dans la détresse du père qui a perdu sa femme et de ses enfants qui ont perdu leur mère – et j'ai cherché à transposer ces émotions. Le fait que la mère ne soit plus là n'est pas très concret pour les enfants, pour aucun enfant, d'ailleurs* ».

En évoquant des territoires inconnus et irréels, ce thème musical permet aussi au spectateur, d'après Alexandre Desplat, de traverser les mondes imaginaires du film, de la petite ville au théâtre, et inversement. « *C'est impalpable, comme un brouillard qui flotte autour de moi et qui m'entraîne vers l'espace* », dit-il. « *Ce sont deux notes qui vous emmènent partout où vous voulez. C'est un motif hypnotique* ».

Pour compléter la bande-originale, le superviseur musical de Wes Anderson, Randall Poster, a proposé de nombreuses musiques préexistantes. « *Avec Wes, on échange des indices et des chansons et je cherche des idées dans l'univers sonore que nous construisons tous les deux* », dit-il.

Randall Poster a ainsi suggéré Last Train to San Fernando, chanson calypso immortalisée par Johnny Duncan et les Blue Grass Boys en 1957 dans un style skiffle. Le skiffle, qui mêle le folk, le blues, la country, le bluegrass et le jazz – souvent interprété sur des instruments artisanaux



comme une planche à laver, une carafe, une contrebassine, un violon improvisé à partir d'une boîte à cigares, une scie musicale, ou encore sur une guitare acoustique et un banjo – évoque une vie nomade et itinérante, en harmonie avec le sifflement d'un train qui entre en gare.

« *Les chansons skiffle sont associées au chemin de fer* », a confié le musicien Billy Bragg à *The Paris Review*. Les jeunes qui, à l'époque, cherchaient à ranimer l'esprit de la folk américaine s'intéressaient à autre chose, mais pour toute une génération d'adolescents anglais, le skiffle a fait l'effet d'une bombe. (L'année où Duncan a enregistré son tube, un adolescent de Liverpool du nom de John Lennon montait son propre groupe de skiffle, The Quarrymen; Paul McCartney a intégré le groupe en octobre de la même année, et George Harrison quelques mois plus tard. Quand Duncan s'est produit à Liverpool, ils sont tous allés le voir en concert). Mais, comme le remarque Poster, on n'entend plus beaucoup de skiffle à l'heure actuelle, et encore moins au cinéma. Il en est de même de la longue tradition des musiques de cow-boys, des musiques qui ont précédé la country et des musiques de western, qui demeurent un territoire relativement inexploré au cinéma. « *Avec Wes, on s'amuse toujours beaucoup car on explore des genres sous-représentés* », signale Randall Poster. « *Quant à moi, j'ai toujours eu le sentiment que ma mission consistait à lui proposer les morceaux les plus improbables* ».

Les sonorités de la musique country des années 50, et en particulier la voix de baryton de Tennessee Ernie Ford entonnant sa complainte

entêtante et les chœurs de Roy Rogers, ont inspiré la chanson originale *Dear Alien* écrite par Jarvis Cocker et Wes Anderson. L'orchestre du film, qui compte notamment Jarvis Cocker et le guitariste Seu Jorge, l'ont enregistrée en direct live. Pour les scènes se déroulant dans le théâtre et en coulisses, Randall Poster s'est imprégné d'un autre pan de la culture américaine: les comédies musicales hollywoodiennes de l'époque, et notamment celles de Betty Comden et Adolph Greene. Ensemble, entre la dimension plaintive du désert et l'imaginaire de la scène, la musique nous entraîne dans des mondes fantasmatiques.

# FICHE ARTISTIQUE

**Jason SCHWARTZMAN**

dans le rôle de  
Augie Steenbeck

**Scarlett JOHANSSON**

dans le rôle de  
Midge Campbell

**Tom HANKS**

dans le rôle de  
Stanley Zak

**Jeffrey WRIGHT**

dans le rôle de  
Général Gibson

**Tilda SWINTON**

dans le rôle de  
Dr. Hickenlooper

**Bryan CRANSTON**

dans le rôle de  
Présentateur

**Edward NORTON**

dans le rôle de  
Conrad Earp

**Adrien BRODY**

dans le rôle de  
Schubert Green

**Liev SCHREIBER**

dans le rôle de  
J.j. Kellogg

**Hope DAVIS**

dans le rôle de  
Sandy Borden

**Stephen PARK**

dans le rôle de  
Roger Cho

**Rupert FRIEND**

dans le rôle de  
Montana

**Maya HAWKE**

dans le rôle de  
June Douglas

**Steve CARELL**

dans le rôle de  
Gérant du motel

**Matt DILLON**

dans le rôle de  
Garagiste

**Hong CHAU**

dans le rôle de  
Polly

**Willem DAFOE**

dans le rôle de  
Saltzburg Keitel

**Margot ROBBIE**

dans le rôle de  
L'actrice/L'épouse

**Tony REVOLORI**

dans le rôle de  
L'aide-de-camp

**Jake RYAN**

dans le rôle de  
Woodrow

**Grace EDWARDS**

dans le rôle de  
Dinah

**Aristou MEEHAN**

dans le rôle de  
Clifford

**Sophia LILLIS**

dans le rôle de  
Shelly

**Ethan Josh LEE**

dans le rôle de  
Ricky

**Jeff GOLDBLUM**

dans le rôle de  
L'extra-terrestre

# FICHE TECHNIQUE

Réalisé par.....Wes ANDERSON  
Scénario.....Wes ANDERSON  
Histoire originale.....Wes ANDERSON  
et Roman COPPOLA  
Produit par.....Wes ANDERSON  
Steven RALES  
Jeremy DAWSON  
Image.....ROBERT YEOMAN, ASC  
Décors.....Adam STOCKHAUSEN  
Costumes.....Milena CANONERO  
Montage.....Barney PILLING, ACE  
Montage additionnel.....Andrew WEISBLUM, ACE  
Musique.....Alexandre DESPLAT  
Superviseur musical.....Randall POSTER  
Coproducteurs.....Octavia PEISSEL  
John PEET  
Producteurs exécutifs.....Roman COPPOLA  
Henning MOLFENTER  
Christoph FISSER  
Charlie WOEBCKEN  
1<sup>er</sup> assistant réalisateur.....Atilla Salih YÜCER  
Coiffure et maquillage.....Julie DARTNELL  
Casting.....Douglas AIBEL, CSA  
Directeur de production.....Frédéric BLUM  
Productrice associée.....Molly ROSENBLATT  
Réalisateur 2<sup>ème</sup> équipe.....Martin SCALI  
Animatique/Monteur générique.....Edward BURSCH  
Storyboard.....Jay CLARKE  
Scripte.....Jennifer FURCHES  
Chef machiniste.....Sanjay SAMI  
1<sup>er</sup> assistant opérateur.....Vincent SCOTET

Régisseur général.....Bertrand GIRARD  
Chef accessoiriste.....Sandy HAMILTON  
Accessoiristes.....Mike DRURY  
Benoît HERLIN  
Mixage son.....Valentino GIANNÌ  
Mixeurs ré-enregistrement.....Wayne LEMMER  
Monteurs son.....Chris SCARABOSIO  
Monteur musical.....Robin BAYNTON  
Graphiste.....Erica DORN  
Étalonnage.....Gareth SPENSLEY

## MUSIQUE

Bande-originale disponible sur:  
**ABKCO RECORDS**

### “Last Train to San Fernando”

Écrit par Sylvester DeVere,  
Randolph Padmore, Kenneth St. Bernard  
Interprété par  
Johnny Duncan et The Blue Grass Boys  
Avec l’aimable autorisation de  
Columbia Records Nashville  
En accord avec Sony Music Entertainment

### “Island of Dreams”

Écrit par Tom Springfield  
Interprété par The Springfields  
Avec l’aimable autorisation de KRO- NCRV,  
administré par  
The Netherlands Institute of Beeld & Geluid  
The Springfields se produisent avec l’aimable  
autorisation de Mercury Records Limited

### “April In Portugal”

Écrit par Raul Ferrão et José Maria Galhardo  
Interprété par Les Baxter  
Avec l’aimable autorisation  
de Capitol Records  
sous licence Universal Music Enterprises

### “Ida Red”

Écrit par Bob Wills  
Interprété par Bob Wills & His Texas Playboys  
Avec l’aimable autorisation de  
Historic Films

**“Canon [Canon and Gigue in D Major]”**

Écrit par Johann Pachelbel  
Interprété par Henk Bouman,  
Musica Antiqua Köln, Reinhard Goebel  
Avec l’aimable autorisation de  
Deutsche Grammophon GmbH  
sous licence Universal Music Enterprises

**“No Help Wanted”**

Écrit par Bill Carlisle  
Interprété par Les “Carrot Top” Anderson  
Avec l’aimable autorisation de  
Douglas S. Cramer

**“(I Got Spurs) Jingle Jangle Jingle”**

Écrit par Joseph Lilley, Frank Loesser  
Interprété par Tex Ritter et His Texans  
Avec l’aimable autorisation de  
Capitol Records sous licence  
Universal Music Enterprises

**“Orange Blossom Special”**

Écrit par Ervin T. Rouse  
Interprété par Bill Monroe  
& His Blue Grass Boys  
Avec l’aimable autorisation de  
RCA Records Nashville  
En accord avec  
Sony Music Entertainment

**“Steel Guitar Rag”**

Écrit par  
Leon McAuliffe, Cliff Stone, Merle Travis  
Interprété par Spade Cooley & His Orchestra  
Avec l’aimable autorisation de  
Columbia Records Nashville  
En accord avec  
Sony Music Entertainment

**“Cowboy Jack”**

Écrit par A.P. Carter  
Interprété par  
Roy Rogers & The Sons of the Pioneers  
Avec l’aimable autorisation de The Orchard

**“High Noon (Do Not Forsake Me)”**

Écrit par Dimitri Tiomkin, Ned Washington  
Interprété par Tex Ritter  
Avec l’aimable autorisation de  
Capitol Records Nashville  
sous licence  
Universal Music Enterprises

**“Cowboy’s Lament”**

Traditional  
Interprété par Burl Ives  
Avec l’aimable autorisation de  
Columbia Records  
En accord avec Sony Music Entertainment

**“Freight Train”**

Écrit par Elizabeth Cotten  
Interprété par  
The Charles McDevitt Skiffle Group  
& Nancy Whiskey  
Avec l’aimable autorisation de  
Sony Music Entertainment (UK) Ltd.  
En accord avec Sony Music Entertainment

**“Rose Marie”**

Écrit par Rudolf Friml, Oscar Hammerstein II,  
Otto A. Harbach, Herbert Stothart  
Interprété par Slim Whitman  
Avec l’aimable autorisation de Capitol Records Nashville  
sous licence  
Universal Music Enterprises

**“The Sheik Of Araby”**

Écrit par  
Harry B. Smith, Ted Snyder, Francis Wheeler  
Interprété par Merle Travis  
Avec l’aimable autorisation de  
Capitol Records Nashville  
sous licence Universal Music Enterprises

**“Indian Love Call”**

Écrit par Rudolf Friml, Oscar Hammerstein II, Otto  
Harbach  
Interprété par Slim Whitman  
Avec l’aimable autorisation de Capitol Records Nashville  
sous licence  
Universal Music Enterprises

**“Smoke Rings”**

Écrit par Gene Gifford, Ned Washington  
Interprété par Les Paul & Mary Ford  
Avec l’aimable autorisation de  
Capitol Records sous licence  
Universal Music Enterprises

**“Sixteen Tons”**

Écrit par Merle Travis  
Interprété par Tennessee Ernie Ford  
Avec l’aimable autorisation de  
Capitol Records Nashville  
sous licence  
Universal Music Enterprises

**“Hey, Mr. Cotton Picker”**

Écrit par Robert Mitchum, Dok Stanford  
Interprété par Tennessee Ernie Ford  
Avec l’aimable autorisation de Capitol Records Nashville  
sous licence  
Universal Music Enterprises

**“The Cattle Call”**

Écrit par Tex Owens  
Interprété par Eddy Arnold  
avec Hugo Winterhalter  
et son orchestre et chœur  
Avec l’aimable autorisation de  
RCA Records Nashville  
En accord avec  
Sony Music Entertainment

**“Blue Skies”**

Écrit par Irving Berlin  
Interprété par Les Paul & His Trio  
Avec l’aimable autorisation de  
Geffen Records  
sous licence  
Universal Music Enterprises

**“Dear Alien”**

Écrit par  
Wes Anderson, Jarvis Cocker, Richard Hawley  
Produit par Richard Hawley

**“Kaw-Liga”**

Écrit par Fred Rose, Hank Williams  
Interprété par Johnny Duncan  
et The Blue Grass Boys  
Avec l’aimable autorisation de  
Columbia Records Nashville  
En accord avec  
Sony Music Entertainment

**“Out of Nowhere”**

Écrit par John Green, Edward Heyman  
Interprété par Franz Waxman  
Tiré du film UNE PLACE AU SOLEIL  
Avec l’aimable autorisation de  
Paramount Pictures

**“(There'll Be) Peace  
In The Valley (For Me)”**

Écrit par Thomas A. Dorsey  
Interprété par Red Foley,  
The Sunshine Boys  
Avec l’aimable autorisation de  
Geffen Records  
sous licence Universal Music Enterprises

**“How High The Moon”**

Écrit par Nancy Hamilton, William Lewis  
Interprété par Les Paul & Mary Ford  
Avec l’aimable autorisation de  
Capitol Records  
sous licence  
Universal Music Enterprises

**“Cowboy Night Herd Song”**

Écrit par Roy Rogers  
Interprété par Sons of The Pioneers  
avec Roy Rogers et Lloyd Perryman  
Avec l’aimable autorisation de  
Columbia Records Nashville  
En accord avec  
Sony Music Entertainment

**“The Streets of Laredo”**

Écrit par Alan Lomax, John Lomax  
Interprété par Bing Crosby  
Avec l’aimable autorisation de  
RCA Records  
En accord avec  
Sony Music Entertainment

**“You Can’t Wake Up If You Don’t Fall Asleep”**

Écrit par Jarvis Cocker, Richard Hawley  
Interprété par Jarvis Cocker  
Produit par Richard Hawley

Tourné sur pellicule  
KODAK

Avec les caméras  
ARRIFLEX

Couleurs  
COMPANY 3

**F O C U S**  
**F E A T U R E S**  
A COMCAST COMPANY

